

POLITIQUE, LITTÉRATURE, SCIENCES, INDUSTRIE

L'ECHO SAUMUROIS

JOURNAL D'ANNONCES JUDICIAIRES ET AVIS DIVERS

BUREAU : PLACE DU MARCHÉ-NOIR

INSERTIONS.

Annonces, la ligne : 20 c.
Réclames, — : 30
Faits divers, — : 75

RÉSERVES SONT FAITES
De droit de refuser la publication des insertions reçues et même payées, sauf restitution dans ce dernier cas ; Et du droit de modifier la rédaction des annonces.

Les articles communiqués doivent être remis au bureau du journal la veille de la reproduction, avant midi.
Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

On s'abonne :

A PARIS,
Chez MM. HAVAS-LAFITE et Co,
Place de la Bourse, 8.

ABONNEMENT.

Saumur :
Un an 30 fr.
Six mois 16
Trois mois 8
Poste :
Un an 35 fr.
Six mois 18
Trois mois 10

On s'abonne :

A SAUMUR,
Chez tous les Libraires ;
A PARIS,
Chez DONGREL et BULLIER,
Place de la Bourse, 33 ;
A. EWIG,
Rue Taibout, 40.

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis contraire. — L'abonnement doit être payé d'avance.

Paraissant tous les jours, le lundi excepté.

Les abonnements de trois mois pourront être payés en timbres-poste de 25 cent., envoyés dans une lettre affranchie.

Prochainement, l'Echo Saumurois commencera la publication d'une nouvelle littérature complètement inédite, intitulée :

Rose Minoy

Par M. BIREMONT DE LAQUEILLE.

Œuvre d'une imagination féconde et d'un style élégant, cette nouvelle sera suivie avec intérêt par tous les lecteurs de l'Echo Saumurois.

SAUMUR,

11 Avril 1877.

PROGRÈS DE NOTRE ORGANISATION MILITAIRE.

La République française résume un travail aussi remarquable qu'intéressant publié, dans *Blackwood's Magazine*, par un officier anglais, sur l'armée française en 1877. L'éloge et les restrictions se coudoient dans ce travail critique ; mais nous sommes heureux d'y rencontrer des appréciations impartiales et que l'on ne saurait trop mettre en lumière, à un moment où il ne faudrait avoir ni excès de prétention ni excès de défiance. Laissons la parole à la République française :

« Dans l'état actuel des choses, dit-elle, deux conclusions frappent l'écrivain, et il y insiste en commençant comme dans les dernières lignes de son travail. La première est que la France ne peut pas attaquer l'Allemagne ; la seconde, qu'en cas d'invasion elle pourrait certainement se défendre aujourd'hui. « En d'autres termes, la paix entre les deux nations dépend absolument et exclusivement de l'Allemagne, car la France ne l'attaquera point ; mais si l'Allemagne voulait essayer de vaincre la France de nouveau, elle se trouverait en présence d'une rude besogne. »

« C'est à l'élucidation de cette double donnée que l'écrivain consacre son intéressante étude.

« Depuis 1875, époque des premiers articles insérés dans *Blackwood*, des progrès remarquables ont été accomplis dans la réorganisation de l'armée française. Dans plus d'un service, la routine a fait place à l'énergie ; en dépit de nombreuses déficiences dans le système comme dans l'administration, la reconstruction est tellement avancée, l'amélioration générale si réelle, qu'on « peut dire enfin, aujourd'hui, qu'incontestablement la France possède une » armée. »

« Les causes de cet irrécusable perfectionnement semblent évidentes à l'écrivain. La première et la plus importante, selon lui, se trouve dans l'abondance d'argent : la France a pu payer ce dont elle avait besoin. Le zèle actif des officiers de régiment est manifestement la deuxième de ces causes. Ensuite viennent les influences de l'opinion publique, du temps, de l'expérience et du travail accumulés. »

L'officier anglais passe ensuite aux changements opérés dans la tactique, puis à l'amélioration et au remplacement du matériel :

« Passant aux changements introduits dans la tactique, l'écrivain militaire n'a que des éloges à donner, et il va jusqu'à trouver « prodigieux » les progrès accomplis. « Le nouveau règlement des manœuvres est le meilleur en Europe, » dit-il. Il pense que « dans aucune autre armée du monde entier la substitution de l'ordre ouvert à la formation serrée ne produira probablement de meilleurs résultats que dans l'armée française. » Les qualités personnelles du soldat français y trouveront libre jeu. « Si ces règlements avaient existé les 14 et 16 août 1870, les batailles de Borny et de Rezonville auraient bien pu devenir des victoires pour la France. »

« Le matériel est enfin presque entièrement reconstruit ; les forteresses et les camps retranchés sont à peu près terminés, quelques-uns sont même armés et approvisionnés. Les forts les plus essentiels autour de Paris sont achevés et même garnis de trou-

pes. Pour tout cela, quatre milliards de francs ont été dépensés en cinq années, depuis 1872 jusqu'en 1876 ; deux milliards et 250 millions ont été employés pour les budgets courants ; un milliard et 750 millions sont allés au matériel et aux ouvrages de défense. Le résultat général est que la France possède aujourd'hui un « instrument » de sa création. »

Il s'agit maintenant de savoir ce que la France pourrait faire de cet instrument, le cas échéant.

Suivant l'auteur du travail, il se produirait bien quelques accrocs en cas de mobilisation, et les réformes de l'intendance sont loin d'être complètes ; mais il est bon de faire remarquer, comme l'explique l'officier anglais, signataire de l'article, que nous sommes maîtres chez nous, et qu'avec de la prudence nous avons des éléments de défense assez solides, pour qu'il ne soit pas permis de se jeter sur notre pays, sans se trouver en présence de forces respectables. Il ne faut certainement pas se payer de mots et pousser, jusqu'à l'exagération, le sentiment de notre force ; mais comme nous n'avons aucune intention belliqueuse, il nous est permis de rapporter, avec satisfaction, les appréciations étrangères qui constatent l'efficacité de nos efforts.

Chronique générale.

L'empereur d'Allemagne a fixé au 30 de ce mois son arrivée à Strasbourg, où il se propose de séjourner une semaine.

La Gazette internationale de Berlin publie à la date du 10 les renseignements suivants :

« On dit que l'empereur a définitivement résolu de ne pas accepter la démission du chancelier de l'empire et de lui accorder un congé pendant lequel il sera exempté de tout travail. La durée de ce congé serait d'abord

fixée à quatre mois ; mais une prolongation aurait lieu en cas de besoin. »

Une dépêche de Berlin annonce que la Porte, cédant aux instances pressantes des chargés d'affaires, leur avait fait savoir qu'elle enverrait un plénipotentiaire à Saint-Petersbourg pour traiter la question du désarmement, en déclarant toutefois qu'elle restait maîtresse du moment opportun du départ de son ambassadeur.

Le chargé d'affaires russe ayant déclaré que cette réponse était illusoire, puisque aucune date n'était fixée, le grand-vizir a refusé d'accéder à une nouvelle demande tendant à fixer le jour du départ.

Grande inquiétude à Constantinople où l'on considère une rupture comme définitivement acquise.

L'INTERNATIONALE.

L'Agence Havas nous transmet une dépêche que nous soumettons aux défenseurs de l'Internationale, y compris M. Tolain, aujourd'hui sénateur :

« Naples, 8 avril.
Hier soir, est apparue à Cerreto, province de Bénévent, une bande de trente internationalistes armés. Ayant rencontré la force publique, ils ont fait feu, blessé un carabinieri et se sont enfuis.

Plusieurs ont été arrêtés. Les autres sont poursuivis.

La troupe s'est emparée de trente fusils et d'une certaine quantité de munitions. »

La dépêche ajoute avec une naïveté qui fait son éloge :

« Le but de cette bande d'internationalistes n'est pas déterminé. C'est une affaire isolée qui n'aura pas de suites. Le ministère a pris à cet effet toutes les mesures nécessaires. »

Comment ! le but de cette bande n'est pas déterminé ? En vérité, le correspondant de

Feuilleton de l'Echo Saumurois.

UN PROTECTEUR.

I.

Aux élections de 182... dans la ville de M..., le candidat ministériel était un riche marchand de fer, et, par un contraste assez singulier, le candidat de l'opposition était le neveu d'un pair de France, le marquis de C...

Pendant un mois, il y eut une grande agitation parmi les électeurs des deux partis.

Les presses du vieil imprimeur de la ville furent plus occupées en quelques semaines qu'elles ne l'étaient ordinairement dans toute une année.

Chaque matin le facteur, sa femme et leurs enfants, portaient de maison en maison des professions de foi, des lettres, des questions, des réponses, et des réponses aux réponses.

Il parut même une pièce de vers : c'était une épître aux électeurs libéraux.

Elle ne dut pas divertir beaucoup le marchand

de fer : on y faisait allusion avec finesse à différentes preuves qu'il avait données, lorsqu'il avait été maire, de son penchant naturel au despotisme.

Le marquis de C..., qui vivait presque toujours à Paris ou à la campagne, et que l'on ne connaissait que sous des rapports honorables, était loué au contraire dans un style noble et sérieux.

Cet opuscule excita une vive curiosité.

Il était impossible de découvrir l'auteur, et son succès en fut d'autant plus éclatant : le mystère ajoutait au mérite de la poésie.

Enfin le jour des votes arriva, et le marquis l'emporta sur son concurrent.

Le lendemain de son élection, le nouveau député, après avoir été remercié, à pied et en tenue de campagne, ses électeurs les plus influents, entra dans la cour d'une manufacture de porcelaine qui s'étend sur l'un des bords de la rivière, et se fit indiquer le logement d'un vieux contre-maître nommé Bernard.

Le pauvre ouvrier le reçut avec civilité, et attendit, son bonnet à la main, ce qu'on avait à lui commander. Mais le marquis l'invita d'un air bienveillant à se couvrir, le priant seulement d'appeler son fils aîné.

Le vieillard, en rougissant un peu, s'avança au bas d'un petit escalier, et prononça d'une voix émue le nom de Paul : presque aussitôt Paul descendit.

C'était un jeune homme de vingt-deux ans, d'une physionomie douce et honnête. Sa mise n'était pas tout à fait celle d'un artisan ; et cependant une légère teinte noire répandue sur ses doigts semblait témoigner qu'il venait d'interrompre un travail manuel.

— Monsieur, lui dit le marquis, je vous dois en partie mon élection. Vous êtes l'auteur de la pièce de vers que tous les habitants de la ville, excepté mon concurrent, ont admirée et applaudie ; faites-moi la grâce de ne pas le nier. Je dois vous avouer que j'ai forcé l'imprimeur à vous trahir.

Paul regarda son père, baissa un instant les yeux, et balbutia quelques mots.

Le marquis l'aida à se remettre de son trouble, prit un siège, causa familièrement et longtemps.

Il adressa beaucoup de questions à Paul. Il se rappelait parfaitement que le jeune homme s'était distingué dans les classes supérieures du collège, que son nom avait été souvent proclamé aux distributions de prix, et qu'il avait été couronné plusieurs fois par le préfet. Mais depuis qu'il avait achevé ses études, qu'avait-il fait ? quel état se proposait-il d'embrasser ?

A ces demandes, le père répondit sans épargner les détails et les réflexions.

Son fils, après son cours de philosophie, aurait désiré aller à Paris, ainsi que la plupart de ses camarades, pour suivre les enseignements de

la Sorbonne et du Collège de France, et pour passer son examen de bachelier. Par malheur, l'argent avait manqué : on se serait peut-être résigné à emprunter, mais une fois bachelier, quelle profession aurait-il embrassée ? Comment vivre à Paris, se soutenir, se diriger, sans ressources, sans conseils, sans protecteurs ? Paul hésitait à prendre une résolution. Son incertitude durait depuis trois ans. Provisoirement il s'était fait le professeur de ses jeunes frères, et il tirait parti de quelque talent qu'il avait dans l'art du dessin pour seconder le peintre de l'établissement : il traçait des formes de vases, il esquissait des ornements, il s'essayait même à composer de petits tableaux de fleurs et de paysage ; son gain, quoique médiocre, était un soulagement pour la famille.

Le marquis se trouva touché des confidences du brave homme.

— C'est en effet, dit-il, une chose bien embarrassante aujourd'hui que le choix d'une profession.

Et il exprima en termes choisis ce que tout le monde sait et répète sur l'encombrement des carrières, sur le désaccord qui existe entre le système de l'éducation universitaire et les besoins réels de la société.

Il ajouta en se levant :

— Je veux réfléchir avec vous sur votre avenir, mon jeune ami ; me permettez-vous ce nom ?

la maison *Havas* y met de la mauvaise volonté. Ce but est bien net, au contraire, bien déterminé : tuer les carabiniers qu'elle rencontre. Ce but n'a pas été entièrement atteint, il est vrai, mais il est permis de dire, avec le code, que c'est par suite de circonstances indépendantes de la volonté de l'auteur.

« C'est une affaire isolée, qui n'aura pas de suites. » Ah ! le bon billet qu'a l'Agence *Havas* : nous croyons, au contraire, d'abord que cette agression est la suite des menées de l'Internationale ; puis, que c'est là un commencement qui aura tôt ou tard des suites ; en matière de révolutions, il n'y a pas de faits isolés. L'affaire de l'assassinat des pompiers de La Villette fut considérée par les journaux républicains « comme un fait isolé » : c'était le prologue du 4 septembre. La noyade du sergent de ville pendant le siège fut, elle aussi, qualifiée de fait isolé : c'était le prélude de la Commune. (*Patrie*.)

Voici le résumé du discours prononcé par M. Waddington à la distribution des prix aux membres des sociétés savantes, à la Sorbonne :

Le ministre sollicite le concours des sociétés savantes pour aider la nouvelle section des beaux-arts dans la tâche qu'elle a entreprise de dresser l'inventaire des richesses artistiques de la France. Il énumère les principales missions scientifiques et en fait ressortir les résultats ; il cite avec honneur les travaux de M. Roudaire sur le nivellement des chotts algériens et la hardie tentative de MM. Sée et Largeau pour aborder un massif montagneux du Sahara, jusqu'ici inexploré.

Il annonce que le procédé inventé par M. Mouchot pour l'application directe de la chaleur solaire aux besoins industriels est sur le point d'être réalisé sur une vaste échelle. Il mentionne enfin les fouilles de M. Kerviller dans la baie de Penhoët, près de Saint-Nazaire : M. Kerviller a trouvé une couche d'alluvions formée par la Loire avec une parfaite régularité. Chaque couche a trois millimètres et demi d'épaisseur ; un siècle correspond à une épaisseur de 35 centimètres. Les débuts du terrain nous reportent à 6,000 ans avant notre ère.

M. le ministre a fait allusion à l'Exposition de 1878 et aux congrès de sociétés savantes que l'administration s'occupait d'organiser pour cette époque.

« Je vous invite, messieurs les délégués, a-t-il dit, à vous préparer avec confiance. Ayez confiance comme nous l'avons nous-mêmes, ayez confiance parce que la politique du gouvernement c'est la vôtre, c'est celle de la France entière !!! Oui, messieurs, sous la direction ferme et loyale du maréchal de Mac-Mahon, appuyés sur la confiance (encore la confiance !) de la nation, nous avons foi dans l'avenir, nous avons foi dans les destinées de la République. »

Décidément la foi de M. Waddington est une foi aveugle.

Mais où le regard présomptueux du confiant M. Waddington ne voit pas d'obstacles,

En même temps il avança une main qu'on ne prit qu'avec confusion.

Comme il avait déjà franchi le seuil de la porte : — Ah ! monsieur Bernard, s'écria-t-il, saisi par une pensée subite, ne me refusez pas une faveur. Les Chambres n'ouvriront pas avant le mois de novembre, et je passerai encore six semaines à Saint-Valery. Permettez-moi d'emmener ce soir notre cher Paul, de le présenter à ma femme et à sa sœur. Elles ont lu ses vers, et elles ont le plus grand désir de le connaître. Nous sommes en famille. A l'entrée du parc, il y a un certain pavillon que personne n'habite et qui semble attendre un poète. Laissez-le venir. Nous chasserons ensemble, nous causerons. Je sonderai ses pensées les plus secrètes, et nous verrons ensuite.

L'invitation était faite vivement, avec franchise ; il fallait accepter ou refuser sur-le-champ.

Le père Bernard surprit dans le regard de Paul un éclair de plaisir, et il accepta.

Cependant, quand le député fut sorti, il remua la tête en signe qu'il ne savait s'il n'avait eu tort ou raison, et, soit ennui de se séparer de son fils, soit vague appréhension de sa vieille expérience, il se laissa aller à quelque regret.

Le soir, apparemment, ce nuage était passé, car, lorsqu'il vit arriver le cabriolet s'arrêter devant sa porte et Paul s'asseoir à côté du marquis, il ne fut pas maître d'un mouvement d'orgueil paternel,

l'œil exercé du sceptique M. Jules Simon rencontre « d'incessantes difficultés. » Au-près du lit sur lequel agonise la République, l'un tient le rôle du médecin Tant-Mieux, l'autre celui du médecin Tant-Pis.

Ecoutez M. le président du conseil s'adressant à la municipalité marseillaise :

« Nous traversons une époque difficile. » Des difficultés incessantes entravent jour-nellement l'œuvre du gouvernement. »

Ah ! vraiment, il y a donc des obstacles, et « la politique du gouvernement n'est pas celle de la France entière ? »

Qui a raison, de M. Jules Simon ou de M. Waddington ? Nous offrons de parier pour le premier.

Un certain nombre de catholiques ont jugé opportun, à la suite de la publication de l'Allocution pontificale du 12 mars, d'adresser à M. le maréchal de Mac-Mahon la pétition suivante pour appeler son attention sur la situation de plus en plus difficile dans laquelle se trouve placée la Papauté, et le prier d'agir, autant qu'il peut dépendre de lui, à l'effet d'assurer au Souverain-Pontife l'indépendance dont il a besoin pour le gouvernement de l'Eglise :

Pétition à Son Excellence le maréchal de Mac-Mahon, président de la République.

« A Messieurs les Sénateurs, »
« A Messieurs les Députés, »

« Les paroles de l'Allocution pontificale du 12 mars dernier ont retenti douloureusement dans le cœur des catholiques. Elles ont manifesté à tous les yeux une situation pleine de périls pour l'Eglise. »

« Le Souverain-Pontife, privé de son pouvoir temporel, voit tous les jours élever autour de lui de nouveaux obstacles au gouvernement de l'Eglise universelle. On doit même craindre que, par l'application des récentes dispositions législatives et par des mesures plus dangereuses encore qui pourraient être prises, il ne soit bientôt complètement empêché de communiquer avec le monde catholique. »

« En présence de la situation si grave dans laquelle se trouve la Papauté, centre de leur unité religieuse et garantie de l'intégrité de leur foi, les soussignés, citoyens français et catholiques, ont le devoir de recourir à vous. Ils vous demandent d'employer tous les moyens qui sont en votre pouvoir pour faire respecter l'indépendance du Saint-Père, sauvegarder son administration et assurer aux catholiques de France l'indispensable jouissance d'une liberté plus chère que toutes les autres : celle de leur conscience et de leur foi. »

Plusieurs sénateurs ayant été pressentis depuis quelques jours sur l'accueil qui pourrait être réservé devant la Chambre haute à une demande de modification de la Constitution en vue de ramener les Chambres à Paris, qui émanerait de député, sont été presque tous unanimes à déclarer que la majorité du Sénat repousserait ce vote, lors bien

et s'il n'eût recueilli toute sa mâle volonté, il eût pleuré de joie.

Un instant il resta immobile, ébloui comme si le char de la fortune eût emporté son fils. Les voisins attirés hors de leurs maisons vinrent le féliciter.

La nouvelle de ce départ se répandit le lendemain dans toute la ville ; et plus d'un bourgeois porta envie au pauvre Bernard ; plus d'une petite marchande se promit que son fils serait poète. L'opinion fut du reste unanime pour louer la reconnaissance du nouveau député.

II.

Le château de Saint-Valery, habité sous l'Empire par un général anobli, racheté sous la Restauration par les héritiers des anciens possesseurs, semble n'avoir rien eu à souffrir de l'orage révolutionnaire.

Les donjons sont debout. Les fossés sont pleins d'une eau vive et transparente, où se jouent les carpes dorées et où flotte en liberté une nacelle verte. Le parc est vaste, bien entretenu. Les bassins sont de marbre ; des gerbes d'une humide et brillante poussière en jaillissent, et des cygnes s'y promènent.

De distance en distance, de blanches statues se montrent à demi au détour des charmilles.

Les habitants de ce beau séjour ont conservé le

même qu'il serait appuyé par le gouvernement.

Un prospectus annonce que c'est décidément les dimanches 15, 22 et 29 avril 1877, qu'auront lieu, au Cirque d'hiver, les conférences du « Père Hyacinthe Loyson. » C'est ainsi que s'intitule encore le moine défroqué et le prêtre marié. Les titres des trois conférences sont : le *Respect de la vérité*, la *Réforme de la famille*, la *Crise morale*.

Le jeune comte A. Mastai, qui appartient à la famille de Sa Sainteté, est venu faire son éducation à Paris ; il a été installé par S. Exc. le nonce dans une institution de la rue Dufrenoy. Cet établissement ne reçoit que très-petit nombre d'élèves.

Le *Salut public* annonce la prochaine arrivée de M. Jules Favre à Lyon. M. Jules Favre doit, paraît-il, prononcer un grand discours dans une fête donnée par la franc-maçonnerie lyonnaise, à l'Alcazar, au bénéfice des ouvriers sans travail, et il ajoute en forme de commentaire :

« M. Jules Favre ne viendra pas raconter aux familles des légionnaires du Rhône, morts à l'armée de l'Est, comment son incapacité vaniteuse a abandonné leurs enfants en février 1871, mais il leur débitera de belles phrases sonores sur ce sujet élastique : *La foi au progrès*. »

Ces prévisions nous paraissent fondées.

GREGORY GANESCO.

On lit dans le *Journal de la Vienne* :

Une douloureuse nouvelle nous est arrivée de Paris.

Un de nos confrères, bien connu dans le monde politique et dans le monde de la presse, M. Grégory Ganesco, vient de mourir dans son château de Montmorency, après quelques jours d'une terrible maladie, le typhus noir.

Il est peu de figures plus curieuses que celle de Grégory Ganesco, toujours luttant avec des fortunes diverses, rêvant d'atteindre aux plus hauts sommets et retombant toujours cruellement meurtri, mais jamais désespéré.

Né en 1830, en Roumanie, il vint en France jeune et se fit précepteur d'étudiants valaques. Nul ne saura jamais ce qu'il fallut, à cette époque, d'énergie et d'intelligence à Ganesco pour vaincre la mauvaise chance qui semblait s'attacher à lui.

Grégory Ganesco parlait presque toutes les langues vivantes ; spirituel, aimable, il réussit enfin à forcer le monde à s'occuper de lui et, en 1860, il achetait la *Semaine politique* dont il fit le *Courrier du Dimanche*. A la suite d'articles d'une opposition beaucoup trop vive, le journal fut supprimé et Ganesco expulsé de France. Mais peu lui importait,

goût, le ton, et sous un langage moderne la plupart des préjugés du dernier siècle.

Si populaire que l'on soit, il faut reconnaître qu'il y a des séductions dans cette vie privilégiée ; et parmi ceux qui n'auraient pas la force d'y résister, aucun ne serait plus excusable qu'un jeune homme de vingt-deux ans, pauvre, et poète, ou croyant l'être.

Paul fut accueilli par les dames du château comme un hôte que l'on attendait. On l'encouragea à parler, et pendant les premiers jours on feignit de ne pas s'apercevoir de son embarras.

On le mit si parfaitement à son aise, qu'après une seule semaine, il n'eût tenu qu'à lui de s'imaginer être le fils ou le neveu du marquis.

A la vérité, il lui était d'autant plus facile de s'habituer à ce genre d'existence que, par ses rêveries de jeunesse, il n'y était pas tout à fait étranger.

La réalité qu'il avait sous les yeux était même, sous beaucoup de rapports, au-dessous de son idéal.

Si, dans la conversation, il ne réussissait pas toujours à trouver les expressions heureuses, nuancées, harmonieuses, qui étaient naturelles à la marquise et à sa sœur, s'il sentait sa rotture vaincue par la finesse du regard ou la noblesse des traits qu'il admirait en elles, il avait la conviction qu'il était au moins leur égal par l'intelligence, par les habitudes de l'esprit, par l'élevation de l'âme,

il avait atteint le but qu'il voulait, le but de lui.

Il alla à Francfort, où il fonda l'*Emancipation*, suspendue en 1866 par le général prince Vogel de Falkenstein, et disparut tout à fait en 1867.

Ganesco se rallia alors franchement à l'Empire, il rentra en France, et en 1868 fut élu membre du conseil général de Seine-et-Oise pour le canton de Montmorency. Deux ans plus tard, il fonda le *Journal de la Liberté* pendant la guerre 1870-1871.

Après la guerre, Ganesco eut l'idée de créer un organe important, dans le genre de la *Gazette d'Augsbourg*, et qui eût son centre dans le centre de la France. A cet effet, il acheta le *Courrier du Centre* dont il fit la *Nation française* qu'il dirigea de Paris, en ayant confié la rédaction en chef à un homme qui écrit ces lignes et qui rédige depuis de cinq ans le *Journal de la Vienne*.

La *Nation française* eut un grand succès surtout pendant la Commune. C'était le seul journal qui fut à même de connaître toutes les phases de cette insurrection, et qui lui était adressé par son directeur, sous le couvert du nom même, de M. Thiers.

Malheureusement, six mois après, de la mauvaise chance avait sonné sur Ganesco. Presque ruiné par les événements, par les communards ensuite, il put remplir ses engagements vis-à-vis de l'ancien propriétaire du *Courrier du Centre* qui reprit la *Nation française*, à laquelle il rendit son premier titre.

Dans ces derniers temps, Ganesco fonda les *Tablettes d'un spectateur*, correspondance politique autographiée, dont le succès d'informations était sans rivale.

Aux élections du 20 février, Ganesco avait posé sa candidature à la députation, mais il l'avait retirée.

Il laisse complètement achevé l'ouvrage dont on a tant parlé : « *Les Mémoires du Courrier du dimanche*. » De toutes les productions qui auront paru, ces quelques années, aucune n'aura un pareil retentissement le jour où elle viendra à paraître, le nombre considérable d'autographes qu'elle contiendra d'hommes d'Etat en renom du gouvernement et de la presse actuels.

Grégory Ganesco meurt dans la force de l'âge ; il n'avait que quarante ans. Il avait une nature douce et obligeante. Il ne laisse pas d'ennemis. C'est le plus grand éloge qu'on puisse faire de lui. — P. B.

Le *Guide-Annuaire* de la principauté de Monaco nous apprend que l'on compte dans les Etats de Charles III, 14 préfets, 3 juges, 3 conseillers d'Etat, 12 agents de police, 28 gendarmes qui portent le sabre, 63 carabiniers, et 63 soldats.

De pareils chiffres confondent l'imagination ?

Il n'est pas une autre puissance

par le fonds sérieux de la vie.

L'étude et la méditation lui avaient rétréci les horizons que celui du pauvre. N'aurait-il puisé aux sources les plus pures de la philosophie ? N'aurait-il pas agité tous les problèmes des sciences du cœur ? et, quant à cette différence de vue que la raison refuse d'ailleurs de reconnaître, n'aurait-il pas en lui un avantage naturel qui suffi pour rétablir l'équilibre, c'est-à-dire une sorte de vocation de poète qu'on encourageait qui était aussi une noblesse de naissance ?

Il avait peu de goût pour la chasse, et même le marquis le laissait seul jusqu'à midi de déjeuner.

Quelquefois, dans ses promenades matinales, il s'inspirait ; et le soir, dans le salon, la marquise, il lisait ses vers.

On le louait sans exagération, en mêlant même à l'approbation quelques critiques. On ne se surprenait pas ses pensées, et on assurait qu'il n'était plus qu'un peu d'art à acquiescer. Ce n'était qu'une affaire de patience et de travail.

(La suite au prochain numéro.)

monde qui ait un clergé, une magistrature judiciaire et une magistrature administrative, une police, une gendarmerie, une armée que l'on puisse comparer pour le nombre à la magistrature, à la police, à la gendarmerie, à l'armée monégasques.

La principauté sur laquelle règnent Charles III et M. Blanc compte 4,200 habitants.

Supposez que la France qui en compte 36 millions eût, proportion gardée, autant de prêtres, de juges, de conseillers d'Etat, de gendarmes et de soldats agents de police, on se trouverait en face des chiffres suivants: 330,000 prêtres, 390,000 juges, 90,000 conseillers d'Etat, 360,000 agents de police, 840,000 gendarmes et 2,040,000 soldats.

Osez donc faire, après cela, des plaisanteries sur la principauté de Monaco!

Etranger.

La Gazette générale de l'Allemagne du Nord donne les détails suivants sur la presse grecque. Il y a 401 journaux dans le pays entier, soit un journal sur 44,434 habitants.

En Allemagne, c'est sur 45,592; en France, sur 20,384; en Angleterre, sur 24,030 habitants. La Grèce est donc le troisième pays de l'Europe pour le nombre des journaux, après la Suisse où il y a un journal sur 6,695 habitants et le Danemark sur 8,624.

Les Etats-Unis sont, à ce point de vue, le premier pays du monde. On trouve là-bas un journal sur 6,385 habitants. Mais le journalisme grec a une grande influence. Il y a 49 revues périodiques, dont 46 paraissent à Athènes; des 82 journaux politiques, 36 se font à Athènes. Les écrivains grecs étendent leur influence aussi sur la Turquie voisine où il n'y a qu'un journal sur 971,438 habitants.

Les journaux turcs sont presque tous rédigés par des Grecs. C'est là un des plus puissants leviers dans la question d'Orient, et il ne faut pas dédaigner cette influence grecque, ajoute le journal auquel nous empruntons ces détails, car tout ce qui agit et travaille contre la Turquie, tout ce qui intrigue et foment des embarras à la Turquie, est à la merci de la grande Russie, et la vieille Europe est travaillée, dit la Gazette, par les radicaux et les Jésuites. Les radicaux, nous l'accordons; mais les Jésuites sont-ils un danger?

Une dépêche annonçait le mois dernier le décès, à l'âge de soixante et un ans, de sir Yung Bahadoor, premier ministre du puissant maharajah de Nepaul (Hindoustan). L'Amrita Patrika nous apporte le récit de la mort de ce Richelieu asiatique qui avait su conserver l'indépendance de son pays, tout en acceptant le protectorat de l'Angleterre.

Le 25 février dernier, jour consacré, sir Yung Bahadoor était allé se baigner à Bagnattee; il entra dans le fleuve avant le lever du soleil et, après avoir achevé ses ablutions, il s'assit sur la rive. Au bout d'une heure, lorsque son escorte vint à sa rencontre, il avait rendu le dernier soupir, ayant succombé à un anévrisme. Un express fut envoyé aussitôt à Catmandou, capitale du royaume de Nepaul; le maharajah ordonna de différer les funérailles jusqu'au 1^{er} mars. Les trois principales Ranees, ou femmes légitimes de sir Yung Bahadoor, appelées pour constater le décès, annoncèrent leur intention de ne pas survivre à leur époux.

Le frère et le fils du défunt tentèrent inutilement de les détourner de leur sinistre projet. Elles firent dresser un immense bûcher de bois de sandal et de résine, puis elles prirent un bain, récitèrent des prières et offrirent des présents aux brahmines. Avant de monter sur le bûcher, les Ranees donnèrent des conseils à leur beau-frère, en le chargeant de l'exécution de diverses mesures à prendre en vue du bon gouvernement du pays et de la paix; elles demandèrent aussi la mise en liberté de plusieurs prisonniers. On les vit ensuite s'avancer au milieu du bûcher sans manifester d'émotion et en chantant des hymnes.

Le corps de sir Yung Bahadoor ayant été placé sur le dos, l'aînée des Ranees prit la tête sur ses genoux, et les deux autres, les ne quittant pas le mort, furent bientôt entourées de flammes que le fils du défunt allumait en jetant des combustibles odoriférants, après avoir mis lui-même le feu au

bûcher. Un quart d'heure ne s'était pas écoulé qu'il ne restait plus que des ossements calcinés.

Sir Yung Bahadoor laisse une fortune évaluée à 50 millions de francs et une superbe collection de diamants. En récompense de son attachement à la couronne britannique, la reine lui avait accordé le titre de baronnet, la grand-croix de l'Ordre du Bain et de l'Etoile du Sud.

On sait que le défunt, qui exerçait un pouvoir sans limites dans le Nepaul, empêcha le maharajah son maître de se joindre à la terrible révolte des cipayes; il fournit même les contingents de montagnards du Thibet avec lesquels le général Havelock put opposer la première résistance aux efforts de l'insurrection.

Sir Yung Bahadoor était un des plus intrépides chasseurs de l'Asie; on raconte qu'il a tué de sa main plus de 700 tigres dans les jungles immenses de la province de Terai, où il procura l'année dernière, au prince de Galles, les plaisirs d'un sport sans pareil, et qui sont peuplées de gibier de toute espèce.

Chronique Locale et de l'Ouest.

CONSEIL GÉNÉRAL.

Lundi, à l'ouverture de la session d'avril du Conseil général de Maine-et-Loire, M. le comte Henri Durfort de Civrac, président, a prononcé les paroles suivantes:

« Messieurs,

« En ouvrant cette session, j'ai aujourd'hui, comme trop d'autres fois malheureusement, la pénible mission de reporter vos regards sur les vides qui se creusent dans nos rangs!

« Peu de jours après notre dernière séparation, nous perdions un collègue que nous aimions tous, auquel j'étais personnellement attaché par les liens d'une vieille amitié. Il y avait vingt-quatre ans que M. le comte Walsh représentait parmi nous le canton de Saint-Georges-sur-Loire, qu'il partageait nos travaux. Si la nature de son esprit se refusait à les suivre avec une application soutenue dans ce qu'ils ont parfois de sec et d'aride, vous avez pu remarquer toujours la finesse de ses observations, la justesse et l'à-propos de ses réparties plus décisives souvent que des arguments froids et sérieux; pour vider une question et pour trancher une discussion, une mémoire heureuse, des connaissances littéraires variées, un goût éclairé pour les arts lui avaient donné promptement une place importante et à part dans la société qui conservera longtemps le souvenir de l'aimable et large hospitalité du château de Serrant, où tous étaient accueillis avec tant de bonne grâce, quelques différentes que fussent les positions sociales, quelques diverses que fussent les opinions.

« La générosité des sentiments, la bonté de cœur de notre regretté collègue ne vivront pas moins longtemps dans la mémoire des populations, au milieu desquelles il a passé sa vie.

« Son honorable successeur dans cette enceinte, M. Suau de la Motte, à qui nous souhaitons cordialement la bienvenue, a trop bien connu et apprécié le comte Walsh pour ne pas s'associer à nos regrets; il comprend la perte que nous avons faite et cherchera, nous en sommes assurés, à nous la rendre moins sensible. »

Tours.— Un de nos grands peintres, Rosa Bonheur, dont tout le monde connaît le nom et les œuvres, a traversé dimanche la ville de Tours avec ses frères, artistes de talent comme elle, se rendant chez M. P. Salin, au château de Rosnay.

Elle était en compagnie de la famille du céramiste si connu de Blois, M. Ulysse, dont Germain Bonheur vient d'épouser la fille.

Les passants pouvaient voir le cordon de la Légion d'Honneur sur la poitrine de la grande artiste.

Niort.— Nous avons dit que la quête faite par la cavalcade de Niort avait produit 7,000 francs. Il paraît que cette somme a été augmentée de 3,000 fr., par suite des diverses recettes; ce qui porte à 10,000 fr. les sommes recueillies par la cavalcade pour les pauvres de la ville. C'est, comme on le voit, un magnifique résultat, dont on doit félici-

ter les organisateurs de cette belle et bonne fête de charité.

Parthenay.— La semaine dernière, trois cavaliers du train d'artillerie du 33^e régiment, tenant chacun deux chevaux en mains, traversaient le village de Nanteuil se rendant à Parthenay, avec une allure un peu vive. Cinq enfants, qui jouaient sur la route, n'eurent pas le temps de se garer, les cavaliers ne purent retenir leurs chevaux et les pauvres gamins furent renversés. L'un d'eux, âgé de cinq ans, fut tué sur le coup; deux autres ont reçu quelques contusions. Les cavaliers imprudents ont été mis à la disposition de la justice militaire.

INCONVÉNIENTS DE LA « MUSETTE. »

On appelle ainsi le sac de toile que l'on suspend au cou des chevaux pour leur donner de l'avoine hors de leur écurie.

Dans une séance de la Société protectrice des animaux, il a été constaté que l'emploi de cette musette « développe chez les chevaux une maladie incurable, par l'effet des poussières fines de l'avoine, lesquelles secouées par les mouvements du cheval se logent dans ses fosses nasales. »

Faits divers.

On lit dans le *Nouvelliste de Rouen*:

« A l'avant-dernier marché de Louviers, les marchands de beurre étaient en révolution. Le commissaire ne s'était-il pas avisé de vérifier le poids des mottes? Aussi contraventions de pleuvoir. Une des beurrières, voyant arriver le terrible fonctionnaire et convaincue d'être pincée par lui, eut une idée lumineuse pour se libérer de la contravention: elle introduit dans son beurre des pièces de 5 francs, pesant par conséquent 25 grammes. Et voilà le beurre qui avait plus que le poids: au lieu de procès-verbal, félicitations.

« Oui, mais un quidam avait reluqué la petite opération; tout chaud, en madré Normand, il vient marchander le beurre, l'achète et exige d'être livré précisément des pains contenant les écus. C'était du beurre à trop bon marché, en vérité; aussi la rustique négociante résiste, piaille, se débat; si bien que le commissaire, attiré par ce tapage et mis au fait par l'acheteur forcené, confisque le beurre et les écus y contenus au profit de la marmite de l'hospice, sans préjudice, vraisemblablement, de l'inévitable procès-verbal pour la trop ingénieuse marchande. »

Nous lisons dans le *Mémorial de Saint-Etienne*:

La nuit dernière, à minuit, la prison de Bellevue a été le théâtre d'un malheur épouvantable, qui, jusqu'à présent, est attribué à la non-observation des règlements sur le service des postes. Une sentinelle qui terminait sa faction, et que le nommé Rebecquet, soldat au 42^e de ligne, venait relever, a tiré sur lui et l'a atteint au bas-ventre. Rebecquet est tombé sur le coup. Transporté au corps de garde de la prison, où un premier pansement lui a été fait par M. le docteur Uitz, chirurgien-major du 42^e de ligne, il a été ensuite transporté à l'hôpital, où il est mort presque immédiatement.

Voici d'après le récit de la sentinelle comment les choses se seraient passées: voyant un homme arriver sur elle au pas gymnastique, elle aurait crié: « Qui vive? » à quoi l'homme aurait répondu: « Ami », sans ralentir son allure; la sentinelle aurait alors chargé rapidement son arme tout en disant à haute voix: « Halte-là ou je fais feu », et l'homme avançant toujours aurait tiré sur lui.

On écrit de Thiers au *Puy-de-Dôme*:

Mercredi dernier, la foudre est tombée près du Puy-Guillaume et a tué une femme, deux chèvres et une vache.

Le même jour, vers 4 heures 1/2 de l'après-midi, la foudre a tué dans le Pas-de-Calais un jeune homme de 27 ans. Il revenait des champs avec trois chevaux, lorsqu'il fut surpris par l'orage; la foudre le frappa et l'étendit mort avec deux de ses chevaux.

Dernières Nouvelles.

Londres, 40 avril.

Tout espoir de paix s'est évanoui. La maison militaire du sultan a reçu l'ordre de se tenir prête à partir pour le Danube.

Dans les arsenaux, l'équipement nécessaire à l'armement des sofas est achevé. On affirme que le sultan lancera une proclamation à ses sujets pour les appeler tous aux armes.

Constantinople, 40 avril, midi.

Dans le conseil des ministres, quelques membres ont pris la parole en faveur d'une renonciation à la politique de résistance.

Le sultan et la majorité se sont au contraire prononcés énergiquement contre les termes du protocole.

Le retour de Midhat-Pacha paraît probable.

Trieste, 40 avril.

Tous les chefs de corps monténégrins ont rejoint leurs postes de combat. Le prince Nikita lui-même quitte demain Cettinge.

Abdul-Kérim-Pacha est arrivé à Roustchouk.

De nombreux volontaires italiens et serbes affluent vers le Monténégro.

On télégraphie le 9 de Cattaro à la *Correspondance politique de Vienne*:

« On fait de grands préparatifs militaires dans le Monténégro par suite des mauvaises nouvelles de Constantinople qui ne permettent plus guère d'espérer une entente ayant pour base les conditions proposées en dernier lieu par le Monténégro. Tous les Monténégrins qui résident dans les ports dalmates ont été rappelés en hâte.

« Les troupes monténégrines ont été envoyées aux frontières; deux bataillons sont allés de Cettinge à Grahovo.

« En Albanie, Dervisch-Pacha prend, malgré les avis de tous les consuls résidant à Scutari, des mesures pour attaquer immédiatement les Mirdives, et les soumettre avant la reprise des hostilités avec le Monténégro. »

Pour les articles non signés: P. GODET.

Chronique Financière.

Bourse du 10 avril 1877.

La place est un peu mal équilibrée et se préoccupe de toutes les nouvelles, d'ailleurs peu satisfaisantes, qu'on se communique d'une oreille à l'autre plutôt qu'on ne les répand. Le résumé de ces nouvelles, c'est qu'il y a eu des offres considérables sur le 5 0/0 turc qui, ferme hier encore à 12.40, a fléchi à 12, puis à 11.90 et 11.70. Faut-il croire que Galata opère une de ces manœuvres accoutumées. Il paraît difficile que ce soit du Bosphore que viennent ces ordres de vente. La Bourse croit donc à un redoublement d'activité dans la question d'Orient et veut se tenir sur ses gardes. Le 3 0/0 oscille au début de 72.50 à 72.55, et le 5 0/0 de 107 à 107.90. Les recettes générales achètent 340 fr. de rentes 3 0/0, et 12,400 fr. de rentes 5 0/0. Ce ne sont pas là de brillantes opérations; mais, tout à coup, le marché au comptant, qui se montrait d'une faiblesse rare, relève le 3 0/0 jusqu'à 72.75 et le 5 0/0 jusqu'à 108. Le marché reprend alors plus d'animation. Toutefois les valeurs n'en profitent pas beaucoup. Pour parler de celle qui tient le premier rang après la rente, les actions de la Banque de France sont à peu près au même prix qu'hier à 3,345. Celles du Crédit foncier restent lourdes à 605, et celles de la Société générale se maintiennent encore à 500. Les actions de la Banque étrangère ne s'éloignent pas de 375. En valeurs industrielles, nous voyons coté le Gaz à 1,330 et le Suez à 607.50. Les Allumettes sont offertes à 280. A la fin de la Bourse, de nouvelles offres surviennent sur le 5 0/0 turc qui reste à 11.50. Les fonds français ferment à peu près aux cours de la veille. (*Correspondance universelle.*)

10^e ANNÉE.

LE MONITEUR

DE LA BANQUE ET DE LA BOURSE
Paraît tous les Dimanches

en grand format de 16 pages.

Résumé de chaque numéro:

Bulletin politique. — Bulletin financier — Bilans des établissements de crédit. — Recettes des chemins de fer. — Correspondance étrangère. — Nomenclature des coupons échus, des appels de fonds, etc. — Cours des valeurs en banque et en bourse. — Liste des tirages. — Vérifications des numéros sortis. — Correspondance des abonnés. — Renseignements.

PRIME GRATUITE
MANUEL DES CAPITALISTES

Un fort volume in-8^o.

PARIS, 7, rue Lafayette, 7, PARIS.

Envoyer mandat-poste ou timbres-poste.

Fumouze - Albespeyres : Produits pharmaceutiques ; voir aux annonces.

Refusez les contrefaçons.
— N'acceptez que nos boîtes en fer blanc, avec la marque de fabrique *Revalescière Du Barry*, sur les étiquettes.

SANTÉ A TOUS rendue sans médecine, sans purges et sans frais, par la délicieuse farine de Santé dite

REVALESCIÈRE

Du BARRY, de Londres

La REVALESCIÈRE DU BARRY est le plus puissant reconstituant du sang, du cerveau, de la moelle, des poumons, nerfs, chairs et os; elle rétablit l'appétit, bonne digestion et sommeil rafraîchissant, combattant depuis trente ans avec un invariable succès les mauvaises digestions (dyspepsies), gastrites, gastro-entérites, gastralgies, constipations, hémorroïdes, glaires, flatuosités, ballonnement, palpitations, diarrhée, dysenterie, gonflement, étourdissements, bourdonnement dans les oreilles, acidité, pituite, maux de tête, migraines, surdité, nausées, et vomissements après repas ou en grossesse, douleurs, aigreurs, congestions, inflammations des intestins et de la vessie, crampes et spasmes, insomnies, fluxions de poitrine, chaud et froid,

toux, oppression, asthme, bronchite, phthisie (consomption), dardres, éruption, abcès, ulcérations, mélancolie, nervosité, épuisement, dépérissement, rhumatisme, goutte, fièvre, grippe, rhume, catarrhe, laryngite, échauffement, hystérie, névralgie, épilepsie, paralysie, les accidents du retour de l'âge, scorbut, chlorose, vice et pauvreté du sang, ainsi que toute irritation et toute odeur fiévreuse en se levant, ou après certains plats compromettants : oignons, ail, etc., ou boissons alcooliques, même après le tabac; faiblesses, sueurs diurnes et nocturnes, hydro-pisie, gravelle, rétention, les désordres de la gorge, de l'haleine et de la voix, les maladies des enfants et des femmes, les suppressions, le manque de fraîcheur et d'énergie nerveuse.

Egalement préférable au lait, à la panade et à la nourrice, elle est, pour élever les enfants, par excellence, le seul aliment qui garantit contre tous les accidents de l'enfance.

Elle raffermi les chairs des personnes affaiblies ou boursoufflées. Quatre fois plus nutritive que la viande, sans échauffer, elle économise encore 50 fois son prix en médecine. — 88.000 cures, y compris celles de Madame la Duchesse de Castellan, le duc de Pluskow, Madame la marquise de Bréhan, lord Stuart de Decies, pair d'Angleterre, M. le docteur professeur Wurzer, etc., etc.

Cure N° 65.311.

Vervant, le 28 mars 1866.

Monsieur, — Dieu soit béni! votre Revalescière m'a sauvé la vie. Mon tempérament naturellement faible était ruiné par suite d'une horrible dyspepsie de huit ans, traitée sans résultat favorable par les médecins, qui déclaraient que je n'avais plus que

quelques mois à vivre, quand l'éminente vertu de votre Revalescière m'a rendu la santé.

A. BRUNELIÈRE, curé.

Cure N° 79.721.

M^{me} Cauvet-Pizzala, passage Pommeraye, 5, 7, 9, à Nantes, d'anémie, d'épuisement et d'étouffements.

Cure N° 78.364.

M. et M^{me} Léger, de Maladie de foie, diarrhée, tumeur et vomissements.

Cure N° 68.471.

M. l'abbé Pierre Castelli, d'épuisement complet, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans; la Revalescière l'a rajeuni. « Je prêche, je confesse, je visite les malades, je fais des voyages assez longs à pied, et je me sens l'esprit lucide et la mémoire fraîche. »

Quatre fois plus nourrissante que la viande, elle économise encore 50 fois son prix en médecines. En boîtes : 1/4 kil., 2 fr. 25; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 12 kil., 60 fr. — Les Biscuits de Revalescière enlèvent toute irritation et toute odeur fiévreuse en se levant ou après certains plats compromettants : oignons, ail, etc., ou boissons alcooliques, même après le tabac. En boîtes de 4, 7 et 60 francs. — La Revalescière chocolatée rend l'appétit, bonne digestion et sommeil rafraîchissant aux plus épuisés. En boîtes de 12 tasses, 2 fr. 25 c.; de 24 tasses, 4 fr.; de 48 tasses, 7 fr.; de 576 tasses, 60 fr.; ou environ 1/2 c. la tasse. — Envoi contre bon de poste, les boîtes de 32 et 60 fr. franco.

Le chocolat le plus pur est

La Perfection de Chocolat Du Barry.

Prix : 1/4 kil. sans vanille, 1 fr. 90 c.; vanille, 2 fr. 40 c., dégage des germes et est irritant, il est plus agréable, plus digestif et plus nutritif, sans échauffer. Il reste liquide dans la bouche, preuve de sa parfaite pureté. — Tout chocolat s'épaissit est falsifié d'amidon ou fécula indigène. — Dépôt à Saumur, chez M. COMON, rue Jean; M^{me} GONDRAND, rue d'Orléans, rue successeur de M. TEXIER; M. NORMANDIN, chez M. J. RUSSON, quai de Limoges, et chez les bons pharmaciens et épiciers. — BARRY et C^o, 26, place Vendôme, et 8, rue de la Harpe, Paris.

CHEMIN DE FER DE POITIERS

Service d'hiver, 5 mars 1877

Départs de Saumur :		Arrivées à Poitiers :	
6 h. 20 m. matin.		10 h. 30 m. matin.	
11 — 20 — —		4 — 30 — —	
1 — 30 — —		9 — 7 — —	
7 — 40 — —		11 — 41 — —	
Départs de Poitiers :		Arrivées à Saumur :	
5 h. 50 m. matin.		9 h. 37 m. matin.	
10 — 45 — —		3 — 10 — —	
12 — 30 — —		7 — 39 — —	
6 — 15 — —		11 — 18 — —	

Tous ces trains sont omnibus.
P. GODET, propriétaire-gérant.

COURS DE LA BOURSE DE PARIS DU 10 AVRIL 1877.

Valeurs au comptant.				Valeurs au comptant.				Valeurs au comptant.			
Dernier cours.	Hausse	Baisse.		Dernier cours.	Hausse	Baisse.		Dernier cours.	Hausse	Baisse.	
3 %			40	Crédit Foncier, act. 500 f. 250 p.	600		8 75	Canal de Suez	700		7 50
4 1/2 %			102 90	Soc. gén. de Crédit industriel et				Crédit Mobilier esp.	570		20
5 %			107 90	comm., 125 fr. p.	690	10		Société autrichienne	458 75		3 75
Obligations du Trésor, t. payé.			500	Crédit Mobilier	152 50			OBLIGATIONS.			
Dép. de la Seine, emprunt 1857			938	Crédit foncier d'Autriche	490			Orléans	399 50		
Ville de Paris, oblig. 1855-1860			496	Charentes, 500 fr. t. p.	230			Paris-Lyon-Méditerranée	336		
— 1865, 4 %			511 25	Est	643 75			Est	336		
— 1869, 3 %			394	Paris-Lyon-Méditerranée	1067 50			Nord	339 50		
— 1871, 3 %			380	Midi	792 50	2 50		Ouest	338		
— 1875, 4 %			507	Nord	1297 50			Midi	334 50		
— 1876, 4 %			491 50	Orléans	1067 50			Charentes	271 25		
Banque de France			3345	Ouest	690			Vendée	210		
Comptoir d'escompte			683	Vendée, 500 fr. t. p.				Canal de Suez	532 50		
Crédit agricole, 200 f. p.			305	Compagnie parisienne du Gaz	1305						
Crédit Foncier colonial, 300 fr.			375	C. gén. Transatlantique	390						

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

GARE DE SAUMUR

(Service d'hiver, 25 décembre)

Départs de Saumur vers Angers		Départs de Saumur vers Tours	
3 heures 8 minutes du matin, express		3 heures 26 minutes du matin, direct	
9 — 15 — —		8 — 21 — —	
0 — 1 — —		9 — 40 — —	
1 — 36 — —		12 — 40 — —	
4 — 10 — —		4 — 44 — —	
7 — 15 — —		10 — 38 — —	
10 — 37 — —			

Le train d'Angers, qui s'arrête à Saumur, arrive à

Etudes de M^{rs} CHARLES PITON, commissaire-priseur, et BOURASSEAU, huissier, à Saumur.

VENTE MOBILIÈRE

PAR SUITE DE SAISIS.

Le vendredi 13 avril 1877, à midi, il sera procédé, par le ministère de M^{rs} Piton, commissaire-priseur, chez le sieur Touchet, marchand boucher, rue Saint-Jean, à Saumur, à la vente des objets mobiliers à lui saisis, par procès-verbal de M^{rs} Bourasseau, huissier à Saumur, à la requête de M. Trudeau, son propriétaire.

Il sera vendu :
Lits, couettes, matelas, rideaux, couvertures, linge, effets, commode, tables, chaises, billot, tables en marbre, balances, couteaux, environ 300 bouteilles vides, bureau en noyer, glaces, tableaux, batterie de cuisine, vaisselle, etc.

On paiera comptant, plus 5 p. 0/0.

A VENDRE

UN JARDIN FRUITIER
AVEC PAVILLON

Situé au Pont-Fouchard, ancienne route de Saint-Florent, entre les jardins Morancé et Duval.

S'adresser à M. LAMARE, maître sellier à l'École de cavalerie. (64)

A LOUER

DE SUITE
UNE TRÈS-BELLE MAISON
AVEC JARDIN.

Située rue de Poitiers, n° 35.
S'adresser : soit à M^{rs} LE RAY, avoué, rue de Bordeaux, n° 4; soit à M^{rs} PITON, commissaire-priseur.

A LOUER

Pour la Saint-Jean 1877,
UNE
PORTION DE MAISON
Située rue de la Comédie, n° 19.
S'adresser à M^{rs} ROTTIER-DUMÉNY, qui l'occupe. (194)

MAISON

À LOUER
PRÉSENTÉMENT,
Avec Jardin, Cour, Remises et Ecurie.
Rue de la Chouetterie, n° 11.
S'adresser à M. BIGEAU, qui l'habite. (179)

VASSEUR FILS FABRICANT DE CLOUS Rue Saint-Nicolas, 28, A SAUMUR.

Fabrication de clous en tous genres, fer au bois, commerce de clous en tôle et en fils fer, spécialité de fils fer, raidisseurs, crampons galvanisés pour vignes et entourages de prés pour bestiaux, en qualité supérieure; ustensiles de ménage en fer battu, étamé et en fonte, fourneaux de tailleurs, de lingères; chaudières, soufflets, serrures en bois, pelles à terre tout acier, ferronnerie, vis pour charpentier, boulons, pointes, etc.; etc.; prix très-modérés.

Les articles demandés, qui ne sont pas en magasin, seront livrés dans un bref délai. (42)

PAPIER WILSON

Remède souverain pour la guérison rapide des Irritations de poitrine, Rhumes, Bronchites, Grippe, Maux de gorge, Rhumatismes, Lombagos, Douleurs, etc. Dans toutes les pharmacies, 1,50 la boîte de 10 feuilles. Se défier des contrefaçons.

PERLES W. GUYON

Bonbon purgatif, le plus facile à prendre et le plus efficace contre la Constipation, la Bile, les Glaires, les Maux d'estomac, etc. 3 fr. la boîte de 100 perles. Se vend partout.

AVIS AU PUBLIC

Il existe dans le commerce de nombreuses imitations des préparations de la maison FUMOUBE-ALBESPEYRES; les personnes qui font usage des produits suivants ne sauraient donc trop s'assurer, avant de les acheter, s'ils

portent bien la signature de l'inventeur.

Papier et Vésicatoire d'Albespeyres employés dans les hôpitaux militaires. Les meilleures préparations pour former les vésicatoires et les entretenir sans odeur ni douleur.
Exiger la signature d'Albespeyres.
Prix : 1 fr.

Papier et Cigares anti-asthmiques de B^{rs} Barral. Ces préparations constituent un perfectionnement important du carton anti-asthmique du *Codex*; elles sont recommandées journellement par les médecins pour combattre l'Asthme, la Bronchite, le Catarrhe pulmonaire et l'Oppression qui existe dans la plupart des maladies de la poitrine.
Exiger sur chaque boîte la signature B^{rs} Barral. Prix : 3 fr.

Cataplasmes Jouanique, en feuilles minces, légers, inaltérables. Trempés 6 ou 8 minutes dans l'eau bouillante, ils fournissent un cataplasme ayant toutes les propriétés de la farine de lin et peuvent rester appliqués 24 heures sans s'agrir.
Exiger sur chaque boîte la signature Jouanique. Prix : 2 fr.

Capsules Raquin, APPROUVÉES par l'ACADÉMIE DE MÉDECINE, qui les a déclarées supérieures à toutes les autres préparations de COPAHU dans le traitement des *maladies secrètes*. Deux flacons suffisent dans la plupart des cas.
Exiger sur chaque flacon la signature Raquin. Prix : 5 fr.

NOTA. — Ces produits sont envoyés franco contre mandat ou timbres-poste adressés à FUMOUBE-ALBESPEYRES, 78, Faubourg Saint-Denis, à Paris.
Dépôt dans toutes les Pharmacies.

Médailles aux Expositions universelles de Lyon, 1872; Paris, 1867 et 1855; Londres, 1862, etc.

BANDAGES HERNIAIRES

DE MM. WICKHAM FRÈRES, CHIRURGIENS-HERNIAIRES, RUE DE LA BANQUE, 16, A PARIS.
Seul dépôt à Saumur, chez M^{rs} V. Lardeux, coutelier-bandagiste, rue Saint-Jean.

Ces bandages sont à ressorts élastiques et à vis de pression ou d'inclinaison, sans sous-cuisses, et ne fatiguent point les hanches. — M^{rs} V. LARDEUX a attaché à sa maison un homme de confiance, capable et expérimenté, qui se charge de choisir et d'appliquer le Bandage le plus convenable à chaque hernie; toutes les personnes qui en font usage éprouvent un soulagement réel, et leur efficacité tend à faciliter une guérison complète.

PRIX MODÉRÉS.